

## Grand entretien

Agnès Thurnauer dans son atelier devant *River Tongue* en cours de réalisation, décembre 2021.  
© Olivier Allard



# AGNÈS THURNAUER : « LE LANGAGE, C'EST POLITIQUE ! »

Le LaM, à Villeneuve-d'Ascq, ouvre « A comme boa », une exposition d'Agnès Thurnauer. Rencontre avec l'artiste franco-suisse dans son atelier à Ivry-sur-Seine.

*Vous vous êtes installée dans cet atelier à Ivry en 1998.*

*Vous racontez volontiers qu'il a changé votre vie ?*

Oui, Marie Darrieussecq – traduisant Virginia Woolf – dit qu'on ne parle plus d'une « chambre à soi », mais d'un « lieu à soi ». J'ai l'impression d'avoir créé un lieu pour moi. J'ai quitté un bâtiment de la Ville de Paris, près de la place d'Italie, et je me suis greffée sur un projet immobilier mené par Pierre Bertheau : sa femme était artiste, et il s'est rendu compte qu'il n'y avait pas assez d'ateliers dans la ville d'Ivry, où ils vivaient. Il a alors acheté des friches industrielles et les a découpées en lots bruts, qu'il a revendus à des artistes et artisans à 900 euros le mètre carré !

*D'immenses fenêtres donnent sur des voies de chemin de fer, avec la colline d'Ivry, la tour Eiffel, la tour Montparnasse et les tours Duo de Jean Nouvel. L'architecture est très présente, ce qui n'est peut-être pas un hasard, puisque votre père a été l'un des cofondateurs de l'Atelier de Montrouge<sup>2</sup>. Il y a ici quelque chose de très urbain, de dur, et en même temps une sorte d'harmonie classique.*

C'est très hétérogène, avec une forme d'équilibre. Et j'aime l'idée que c'est ce lieu qui m'a choisie plus

que je ne l'ai choisie... Dans ses écrits récents, Michèle Cohen-Halimi, qui est une amie, raconte que l'on croit tomber sur un livre, alors que c'est le livre qui tombe sur nous... Ce n'est pas un hasard en effet si j'ai eu envie de prendre mon vélo pour parcourir cette banlieue, puis que je m'y suis installée. C'est une zone où le XIX<sup>e</sup>, le XX<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècle se rencontrent, et où je me sens libre, car l'architecture et la temporalité sont libres. Une ville communiste, avec un maire formidable : à Ivry, l'art a toujours été très présent.

*En regardant ce paysage, on peut penser à la fois à Michel Houellebecq, avec ses tours près des Olympiades, et aux rails que Michel Butor raconte dans La Modification. Vous me parlez aussi de Giorgio Morandi...*

Toujours ce mélange de mots et d'images qui habite tout votre travail... Ces blocs d'immeubles qui se suivent, ce sont des phrases... Il y a une prosodie de la ville, avec plusieurs vitesses. J'aime emprunter différents chemins pour venir à l'atelier. Soit par le XIX<sup>e</sup> siècle en traversant le vieux Ivry et ses entrepôts, soit par le XX<sup>e</sup> en suivant l'avenue de France et ses immeubles de verre. Cette variation de temporalités correspond tout à fait à ma façon de travailler.

*Et puis il y a les bruits des trains, les rumeurs de la ville...*

*La musique et les sons en général sont-ils importants pour vous ?*

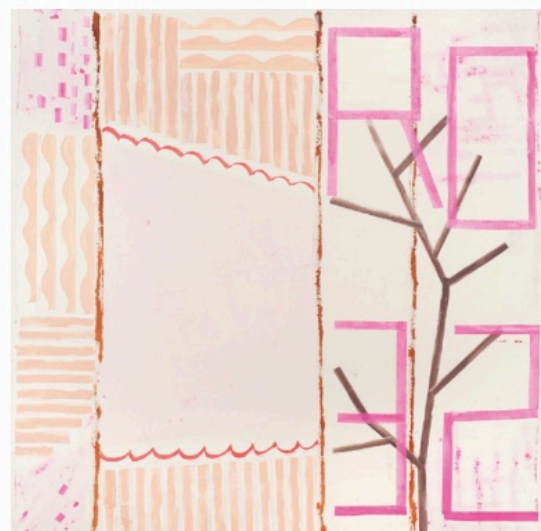
J'ai beaucoup écouté de musique, mais moins ces derniers temps, car je suis happée par l'atelier quand j'y arrive. Ce lieu est vraiment comme un corps et, à force de l'avoir habité, un résonnant opère. L'atelier s'est chargé du travail, j'ai toujours l'impression qu'il m'attend pour que je me mette à peindre. Évidemment, c'est une poche à l'écart de la ville, et en même temps j'entends la ville, le son de flûte des trains de marchandises, les bruits du périphérique... C'est par l'oreille que je me sens en dialogue permanent avec le périmètre dans lequel je travaille.

*L'une de vos séries, Mapping the Studio, concerne l'atelier. Commencée en 2003, elle se poursuit aujourd'hui. Pourrions-nous dire qu'elle est pour vous comme un journal intime ?*

Oui... Je l'ai vraiment intitulée *Mapping the Studio* vers 2011, quand j'ai commencé à greffer dans cette géographie de la toile des morceaux de catalogues reproduisant des images d'œuvres de différentes périodes. Comme je le dis souvent, pour moi, l'histoire est une géographie : le sol de l'atelier garde les restes de plusieurs séries qui dialoguent entre elles. En rendant hommage à la performance de Bruce Nauman qui porte ce titre, et dans laquelle il arpente son atelier, je fais en sorte que chaque tableau de cette série devienne une trace de mes arpentages en ce lieu.

*Dans ces œuvres surgissent à nouveau les formes que vous appelez Big-big et Bang-bang, qui apparaissent très tôt dans vos tableaux. D'où viennent-elles ?*

Elles ont surgi dans mon atelier de la place Nationale. Après une interruption de deux ans, j'ai repris la peinture à corps perdu, et ces formes se sont imposées, comme un socle. Il y a une relation entre ces deux formes, comme il y a un lien entre ces formes et la peinture. Elles sont



Agnès Thurnauer, *Rose*, série *Mapping the Studio*, 2022, acrylique, stylo et ruban adhésif sur toile. © Agnès Thurnauer

ensemble, dans la contemplation. Ma relation à la peinture a toujours été une relation d'altérité. Le principe d'altérité est présent, y compris dans ma série *Portraits grandeur nature*, dans laquelle je féminise les prénoms d'artistes hommes, comme *Marcelle Duchamp* : on est toujours constitué de l'autre.

*Dans les développements récents de Mapping The Studio, vous faites faire aux mots un mouvement de volte-face, en écrivant la première moitié dans un sens et la seconde selon un sens de lecture inversé. Pourquoi cela ?*

C'est une formalisation de la question de la réciprocité. Pour compléter la phrase de Marcel Duchamp, ce n'est pas seulement « le regardeur qui fait le tableau », mais aussi le tableau qui fait le regardeur. D'où je parle ? D'où je regarde ? Cette inversion donne aussi une notion de la spatialité : un tableau est comme une chambre où l'on est libre de déambuler.

**« J'ai compris que l'écriture me servait à une sorte de sculpture de soi. Puis il y a eu un moment de bascule, et l'écriture s'est intégrée au sol de l'atelier. »**

*Vous parlez souvent de votre rapport au langage, de la façon dont vous portez les mots, dont vous entrez en quelque sorte à l'intérieur des lettres par votre peinture. Ce n'est sans doute pas sans lien avec le fait que votre frère ait mis si longtemps à parler...*

Louise Bourgeois a souvent évoqué son enfance textile, à travers le métier de ses parents, qui a été

fondateur pour elle. Avec mon frère handicapé, l'empathie était constitutive, vitale. Et cette relation au langage est en effet fondatrice pour moi.

*Le titre de l'exposition, « A comme boa », est emprunté à un livre que vous aviez publié avec Tiphaine Samoyault en 2018...*

Tiphaine s'intéresse aux alphabets depuis très longtemps. J'avais conçu un cahier à partir de mes tirages de *Matrices* qui ressemblait à un alphabet de A à Z. Puis il a été décidé que ce cahier serait édité, et je l'ai invitée à écrire un texte. Tiphaine fait notamment remarquer que, lorsqu'on traduit un abécédaire d'une langue à une autre, les lettres gardent la même place dans l'alphabet, mais les mots auxquels elles correspondent changent : « A comme âne », ça ne fonctionne pas en anglais par exemple, ça décalerait le mot et la chose...

*Vous avez toujours écrit. Un premier journal a été publié en 2014, et la suite paraîtra courant 2022. Quel rôle l'écriture joue-t-elle pour vous ?*

J'ai beaucoup peint à l'école maternelle et je dessinais aussi des lettres. Pour les enfants, l'écriture et le dessin sont un peu la même chose. J'ai conservé ce décloisonnement entre écriture et peinture. L'écriture a également été très utile entre 20 et 30 ans, au moment où je devais penser ma condition d'artiste femme, avec des enfants, car celle-ci n'était pas pensée dans la société et j'avais peu de modèles d'identification. À cet égard, le journal d'Eva Hesse m'a beaucoup aidée. J'ai compris que l'écriture fonctionnait pour moi comme une sorte de sculpture de soi. Puis il y a eu un moment de bascule, et l'écriture s'est intégrée au sol de l'atelier, le journal ne s'est alors